

Thème 3 – Chapitre 9

L'histoire et les mémoires du génocide des juifs et des Tsiganes

 Page 225, document 3 – Entretien complet

Simone Veil, témoin de l'Holocauste

Le ministre des Affaires sociales vient d'inaugurer à Paris un monument à la mémoire des martyrs de Bergen-Belsen. Elle fut elle-même déportée dans ce camp nazi.

Propos recueillis par Valérie Duponchelle.

Simone Veil, ministre des Affaires sociales, de la Santé et de la Ville, et Philippe Mestre, ministre des Anciens Combattants, ont inauguré mercredi au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, un monument à la mémoire des déportés du camp de concentration de Bergen-Belsen (Allemagne), en présence de vétérans de l'armée britannique qui avaient participé, le 15 avril 1945, à la libération du camp, et de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris. En moins de deux ans, 50 000 personnes ont été assassinées dans ce camp¹. Parmi les persécutés de Bergen-Belsen, l'un des plus célèbres fut Anne Franck, qui y mourut le 12 mars 1945. Née en 1927 à Nice, Simone Veil est âgée de seize ans et prépare le baccalauréat lorsqu'en mars 1944, elle est déportée avec sa mère et sa sœur à Auschwitz, puis en janvier 1945 à Bergen-Belsen où sa mère meurt.

LE FIGARO – En moins d'un mois, l'Histoire a été d'actualité par le biais d'un film grand public américain (*La Liste de Schindler* de Spielberg, sept oscars), puis l'ouverture du procès d'un ancien collaborateur, Paul Touvier.

Dans un tel contexte, quel est le rôle d'un ancien déporté dans la transmission de la mémoire ?

Simone VEIL – Les anciens déportés ont été les victimes, mais aussi les seuls témoins. Très peu ont survécu à la déportation. Sur 75 000 déportés juifs de France, moins de 3 000 sont rentrés. La plupart sont aujourd'hui morts ou âgés. Vis-à-vis de tous ceux qui sont morts dans les camps, de nos parents, de nos amis, exterminés dès leur arrivée ou dont nous avons partagé les souffrances avant de les voir mourir dans des conditions atroces, nous avons tous pris un engagement : celui de témoigner. Ce que, pour la plupart d'entre nous, nous avons fait, même si notre parole a été souvent occultée parce qu'il était plus facile de ne pas nous entendre.

Naturellement, les historiens prennent de plus en plus la relève, et je m'en réjouis. Leurs travaux sur les faits eux-mêmes et sur leurs origines fournissent une réponse irréfutable à tous ceux qui nient ou qui relativisent des réalités incontestables. Ils ont un rôle pédagogique essentiel pour l'éducation des jeunes, même s'il subsiste dans la folie nazie une part d'absurdité et d'inexplicable. Après le temps du témoignage, vient inévitablement celui de l'Histoire, également celui de la fiction. Il y a toujours un moment où les événements, même les plus cruels, entrent si je puis dire dans le domaine public. Il en est ainsi de tout ce qui remonte au plus loin dans la mémoire des hommes, des plus belles pages de l'Histoire comme des plus sinistres.

« Précision presque cynique »

La volonté d'informer le recours à l'expression picturale, littéraire ou cinématographique, les analyses et les interprétations, comporte évidemment des risques de déformation, voire de désinformation. C'est encore plus vrai pour ce qui touche à la déportation, dont le vécu est incommunicable, d'autant que les nazis ont pris soin d'effacer le maximum de preuves. Pourtant, une telle représentation de l'Histoire est à la fois inévitable et utile. Les romans, les films, peuvent jouer un rôle positif, dans la mesure où ils touchent davantage la sensibilité de ceux auxquels ils s'adressent en faisant appel à l'émotion par un processus d'identification aux personnages. Tel document filmé qui montre filmé qui montre des tas de cadavres, de cheveux, de paires de lunettes trouvés à la libération des camps laissera toujours une

impression d'horreur indélébile. Mais une série télévisée comme « Holocauste », diffusée dans le monde entier, a permis à des centaines de milliers de personnes de comprendre comment, en Allemagne, une famille « ordinaire » a pu subir ce destin, simplement parce qu'elle était juive.

– Avez-vous toujours eu cette ouverture sur la transmission du témoignage, ou est-ce le fruit d'une évolution ?

– Oui, j'ai toujours voulu témoigner, même si j'éprouvais la difficulté de communiquer ce qui est, dans une certaine mesure, indicible et si j'ai souvent ressenti combien nos proches, ceux qui nous aiment le plus, étaient réticents à entendre des choses qui les bouleversaient. D'autant que nous relations souvent, avec une précision presque cynique, des faits insoutenables. Tout de suite après la guerre, les déportés mais aussi ceux qui avaient vécu la guerre, avaient aussi envie de tourner la page, ne serait-ce que pour avoir la force pour survivre. Les premiers récits sur les camps, les plus admirables, ceux de Primo Levi, n'ont eu que quelques centaines de lecteurs, pour une raison qu'il avait lui-même pressentie : « On ne nous croira pas, on ne nous écouterait pas... »

– Quand on regarde ces événements avec cinquante ans de recul et ce qu'a apporté la recherche historique, a-t-on la même analyse ?

– Oui, parce que nous-même avons parfois du mal à croire que nous avons vécu des épreuves non seulement aussi horribles mais aussi absurdes. Un exemple parmi d'autres ; le camp d'Auschwitz avait été vidé progressivement à partir du mois d'octobre 1944 et je suis partie dans un des derniers convois qui a quitté Birkenau et qui a fait un très long périple pour arriver à Bergen-Belsen. Tout était absurde : de nous avoir emmenés si loin pour nous exterminer et de nous évacuer ensuite dans un si piètre état, en laissant des cadavres dans chaque gare, alors que, devant l'avance russe, les Allemands ne pouvaient pas toujours évacuer leurs soldats et leur propre population. Les durs travaux qui nous étaient imposés à Auschwitz ne servaient à rien, sauf à nous exténuer et à nous humilier poser des rails de chemins de fer qui ne menaient nulle part, déplacer des pierres d'un endroit à l'autre pour les remettre ensuite à la place où elles étaient précédemment. David Rousset a très bien analysé cette absurdité dans son livre *Le Pitre ne rit pas*.

– Un procès comme celui du milicien Paul Touvier pose-t-il les mêmes problèmes de compréhension, cinquante ans après les faits ?

– J'ai toujours pensé que le travail des historiens apporterait plus que des procès tardifs, surtout compte tenu de l'interprétation donnée au concept de « crime contre l'humanité ». La dramatisation qui intervient lors d'un procès, grâce à une certaine personnalisation, a sans doute un effet émotionnel plus grand. Mais, en tant qu'ancien magistrat, je reste perplexe quant aux moyens et à la valeur d'exemplarité d'une justice qui intervient longtemps après les crimes, alors que les témoins n'ont plus toujours des souvenirs très précis, que les magistrats et les jurés ont du mal à comprendre le contexte des faits incriminés. Même Touvier a aujourd'hui l'air d'un homme âgé qui peut paraître pitoyable et qui fait oublier l'homme jeune et... impitoyable. Mais, dans ce cas, ce qui rend le personnage fidèle à ce qu'il était, c'est qu'il a lui-même provoqué ce procès. Alors que sa peine principale était elle-même prescrite, il a voulu être gracié des peines d'interdiction de séjour et de privation de ses biens. Il recherchait une restitution de tous ses droits sans avoir jamais exprimé le moindre sentiment de culpabilité ou de repentir. Je reste cependant réservée quant à la notion d'imprescriptibilité, même pour des crimes contre l'humanité.

Spécificité du génocide hitlérien

– Les jeunes générations vous paraissent-elles plus à même d'accepter, de comprendre vos témoignages ?

– Oui, les jeunes sont très curieux de ce douloureux passé, mais ils ont du mal à comprendre, à imaginer ce que fut la guerre et a fortiori la déportation. Ils ont tendance à faire un amalgame avec tous les crimes liés à la guerre, à la répression, à la violation des droits de l'homme qui se sont hélas multipliés depuis. Il est important – ne serait-ce que dans un souci de vigilance et de prévention – de marquer la spécificité du génocide hitlérien, fondé sur une idéologie raciste, dirigée contre les juifs et tziganes, et visant une extermination systématique, comme celles dont furent victimes les Arméniens ou toute une partie de la population du Cambodge.

En effet, l'assimilation de tous les drames de l'Histoire, à laquelle mène une analyse trop succincte de leurs causes et de leurs conséquences, peut avoir des effets pervers. Mais, pour empêcher que de telles catastrophes ne se reproduisent, il faut

être attentif à tous les phénomènes qui peuvent les favoriser et, même s'ils ne présentent pas le même degré d'horreur, les dénoncer inlassablement.

V. D.

1. « Bergen-Belsen, du camp d'hébergement au camp de concentration, 1943-1945 » par Eberhard Kolb (Göttinghem, 1985).